L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 5 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abeille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien. Successeur de E. & I. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Mardi, 28 octobre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	56	12
Midi	60	14
3 p. m.	62	15
5 p. m.	62	15

Commission d'Enquête

Sur la violation des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre.

5me RAPPORT.

(Suite.)

Les vases sacrés qui n'avaient pas été mis en lieu sûr n'ont pas échappé au vandalisme.

Un honorable ecclésiastique nous a représenté le pied d'un ciboire dérobé à l'église d'Hofstade. La partie supérieure, en vermeil, avait été conservée; le pied, en cuivre doré, avait été retrouvé sur la route. Les pierres précieuses qui l'ornaient avaient été desserties.

Ce n'est que lorsque l'occupation allemande aura pris fin que l'on pourra dresser, commune par commune, ville par ville, le funèbre bilan des atrocités allemandes.

Les renseignements que recueille la commission, soit en procédant directement à l'audition des témoins, soit en chargeant des magistrats d'y pourvoir dans la partie non envahie du pays, ne peuvent, le plus souvent, relater que des faits isolés. Ils ne peuvent embrasser les situations d'ensemble, chaque témoin n'ayant vu qu'une partie des scènes dont une localité a été le théâtre.

De plus chaque témoignage doit être sérieusement contrôlé. Ce n'est que lorsque les faits signalés semblent, par l'accumulation des preuves, à l'abri de toute discussion que la Commission en fait état.

Ainsi s'explique comment les conclusions de la Commission n'ont guère porté jusqu'ici que sur des faits commis dans certaines localités de la province d'Anvers et de la province du Brabant. Le dégagement des Flandres et du Limbourg permettra sans doute d'envisager d'une manière méthodique et complète les ravages subis par ces provinces. Ce sera l'objet de prochains rapports, en attendant que nous puissions étendre nos investigations au Luxembourg et au Hainaut, provinces d'où commence à nous arriver l'écho de faits non moins horribles.

Dès à présent, à raison des dernières opérations militaires, nous pouvons préciser les faits qui ont amené le sac de Louvain et en déterminer l'étendue, nous réservant cependant de revenir encore sur ce pénible sujet, quand nous aurons éclairci certains incidents relatifs au rôle des autorités allemandes.

Avant l'entrée des armées allemandes, M. le Bourgmestre Colins avait fait placarder sur les murs de Louvain une affiche pour exhorter la population au calme. La population était terrorisée. De nombreux habitants avaient quitté la ville. Ceux qui avaient eu le courage de rester étaient décidés à suivre les conseils de M. le Bourgmestre et à accueillir les armées ennemies avec calme et dignité.

Les parlementaires allemands pénétrèrent dans la ville le mercredi 19 août, vers deux heures de l'après-midi. Ils s'étaient faits précéder par M. le Doyen de Louvain; les rues étaient désertes.

Dès leur arrivée, les Allemands firent dans une forme grossière et brutale d'énormes réquisitions de vivres, évaluées à plus de 100,000 francs. Des troupes très nombreuses firent une entrée triomphale vers 2 1-2 heures. Les chants de triomphe et les musiques redoublaient d'entrain lorsque les troupes croisaient des soldats belges blessés et mourants amenés de Bautersem et des localités où des combats avaient eu lieu.

Les soldats allemands s'installèrent de préférence chez les habitants, alors que des casernes et des établissements publics mis à leur disposition demeuraient inoccupés. Ils pénétrèrent de force dans les maisons abandonnées, brisant les portes à coups de hache, et, dès ce moment, en saccagèrent quelques-unes.

Le 20 août, M. Van der Kelen, sénateur, et M. Colins, bourgmestre de la ville, furent retenus comme otages. De nombreuses affiches furent placardées en ville, portant notamment interdiction de circuler après 8 heures du soir, obligation de déposer à l'hôtel de ville, sous peine d'être fusillé, les armes, munitions, essences pour autos, obligation dans certaines rues de laisser les portes ouvertes et les fenêtres éclairées la nuit.

L'autorité allemande, représentée par M. le Commandant de place Manteuffel, réclama le paiement d'une indemnité de guerre de 100,000 francs; à la suite de pourparlers, elle en réduisit le montant à 3,000 francs. Elle fit remettre en liberté les délinquants de nationalité allemande détenus pour faits de droit commun, dans les prisons de Louvain. On ignore ce qu'ils devinrent.

Les jours suivants, de nouvelles réquisitions furent faites. Monseigneur Ladeuze, recteur de l'Université, M. de Bruyn, vice-président du tribunal, M. le notaire Van den Eynde, conseiller provincial, et diverses autres personnalités furent pris comme otages.

Les autorités allemandes se rendirent dans les banques privées et saisirent l'encaisse: elles trouvèrent 300 francs à la Banque de la Dyle et 12,000 francs à la Banque Populaire.

Pendant toute cette période, la soldatesque allemande avait déjà commis de nombreux attentats contre des femmes et des jeunes filles, tant dans la ville de Louvain que dans les environs.

Comme nous l'avons déjà constaté dans notre rapport du 31 août, les troupes allemandes masquant Anvers furent refoulées, le 28 août, par l'armée belge jusqu'à Louvain. Des témoignages précis sont venus confirmer nos conclusions. Nous croyons pouvoir considérer comme établi qu'un échange de coups de feu se produisit sur plusieurs points de la ville entre les troupes allemandes revenant en désordre de Malines, la petite garnison allemande restée à Louvain et des troupes allemandes arrivées dans l'après-midi de la direction de Liège.

Un religieux nous affirme avoir assisté à un combat qui s'est livré rue des Joyeuses-Entrées, entre des troupes allemandes, et avoir compté dans cette seule rue, au moment où le feu cessa, près de 60 cadavres de soldats allemands. Aucun cadavre de civil ne se trouvait dans la rue.

Dès ce moment, une vive fusillade éclata simultanément sur différents points de la ville, notamment à la porte de Bruxelles, à la porte de Tirlemont, rue Léopold, rue Marie-Thérèse, rue des Joyeuses-Entrées. Les soldats allemands tiraient dans tous les sens parmi les rues désertes. Ce fut une vraie panique où les officiers avaient perdu le contrôle de leur hommes.

Peu de temps après, les incendies éclataient de toute part, notamment aux Halles universitaires qui contenaient la bibliothèque et les archives de l'Université, à l'église de Saint-Pierre, à la place du Peuple, rue de la Station, boulevard de Tirlemont, chaussée de Tirlemont.

Sur l'ordre de leurs chefs, les soldats allemands enfonçaient les portes des maisons et y mettaient le feu au moyen de fusées. Ils tiraient sur les habitants qui tentaient de sortir de leurs demeures. De nombreuses personnes réfugiées dans leurs caves, furent brûlées vives. D'autres atteintes par des coups de feu au moment où elles voulaient sortir du brasier. Beaucoup d'habitants de Louvain qui étaient parvenus à sortir de leurs maisons, en s'échappant par les jardins, furent conduits sur la place de la Station, où une dizaine de cadavres de civils étaient étendus. Ils furent brutalement séparés de leurs femmes et de leurs enfants et dépouillés de ce qu'ils emportaient.

Notre rapport du 31 août vous a exposé, Monsieur le Ministre, les tortures physiques et morales qui ont été imposées à un groupe de 75 d'entre eux. D'autres, en grand nombre, furent conduits à la gare, entassés dans des wagons à bestiaux et, après un voyage de 26 heures, sans recevoir de nourriture, arrivèrent à Cologne.

Le lendemain de leur arrivée en cette ville, après une nuit passée dans une baraque foraine où ils reçurent un peu de pain et d'eau, beaucoup d'entre eux furent entassés, à quinze par compartiment, dans des voitures de troisième classe et reconduits à Bruxelles, où ils parvinrent en état de complet épuisement, le dimanche 30 août. Pour la première fois depuis leur arrestation, ils purent se nourrir à satiété. Ils furent ensuite conduits jusqu'aux avants-postes allemands devant Malines et relâchés. Beaucoup ne sont pas revenus jusqu'ici.

D'autres enfin, spécialement des membres du clergé, notamment Monseigneur Ladeuze, recteur de l'Université, et Monseigneur de Becker, recteur du Collège américain, furent envoyés dans la direction de Bruxelles. Plusieurs d'entre eux, notamment le Père Depierreux, de la Compagnie de Jésus, furent fusillés en cours de route. Tous subirent de réelles tortures.

Les femmes et les enfants demeurèrent, sans nourriture, sur la place de la Station, pendant toute la journée du 26 août. Ils assistèrent à l'exécution d'une vingtaine de leurs concitoyens parmi lesquels se trouvaient plusieurs prêtres et religieux qui, liés quatre par quatre, furent fusillés à l'extrémité de la place, sur le trottoir qui longe la propriété de M. Mamaide. Un simulacre d'exécution de Monseigneur Coenraerts, vice-recteur de l'université, et du Père Schmit, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, eut lieu devant eux. Une salve retentit et les témoins, convaincus de la réalité du drame, furent contraints à applaudir.

Ces femmes et ces enfants furent relâchés dans la nuit du 26 au 27 août.

(A Suivre.)

Déceptions allemandes.

Le journal officieux "Norddeutsche Allgemeine Zeitung" constatait récemment que l'Allemagne avait mésestimé l'armée française et s'était trop hâtée de croire à une facile victoire sur elle. Le "Vorwaerts," l'organe socialiste, dans le premier numéro paru après sa suspension, fait la même constatation en termes fort vifs que la censure allemande a tolérés:

"Le terrible combat qui se déchaine à l'ouest sur un front de près de quatre cents kilomètres prouve l'erreur commise par les innombrables stratèges de brasserie et ces fous qui ne sont héros qu'avec leur geule ("Maulhelden, littéralement: héros de gueule) en considérant l'armée française comme une engeance sans bravoure et ses chefs comme des cerveaux incapables qu'on pouvait coller au mur d'un revers de main. De pareils "patriotes" ne se rendent certes pas compte à quel point ils abaissent, en mésestimant [illegible] adversaires, la valeur des [illegible] obtenus par nos propres [illegible]. Espérons que notre [illegible]andement et nos militaires [illegible] ne partagent pas [illegible]le opinion."

COMMENT VON KLUCK A QUITTE COULOMMIERS

Le "Daily Mail" donne les détails suivants sur la réoccupation de Coulommiers par les troupes alliées pendant la bataille de la Marne.

Lorsque les Anglais, pendant la bataille de la Marne, s'avancèrent sur Coulommiers que l'ennemi avait occupé, le 5 septembre, l'état-major allemand fut complètement pris par surprise. Les Allemands avaient passé la nuit à manger et à boire. Au lever du jour un "Taube" atterrit près de la ville et vint annoncer que les Anglais approchaient.

Les officiers de l'état-major de von Kluck se précipitèrent vers leurs automobiles.

A travers les rues encombrées de soldats, on vit un jeune officier se frayer un chemin à coups de sabre. Il était de taille élancée et portait, un casque en argent. D'après les prisonniers allemands capturés par les alliés, pendant les jours qui suivirent, le jeune officier à la coiffure étincelante était le prince Eitel, second fils de l'empereur. Le jour suivant, un habitant de Coulommiers ramassa devant la maison de M. Beslier, où l'état-major allemand avait installé son quartier général, une croix en or entourée d'un couronne en émail bleu et suspendue à un ruban noir et blanc. C'était une décoration allemande. "Pour le mérite", peut-être celle du prince Eitel.

L'arrivée des troupes britanniques se produisit juste à temps pour sauver la vie de M. Delsol, maire de Coulommiers, de son adjoint, M. Bard, et de M. Chatry, procureur de la République. Les Allemands les avaient pris comme otages, et le général von Kluck avait exigé le versement d'une somme de 12,000 francs et la livraison d'une grande quantité de pain et de fourrage dans un délai de deux heures, faute de quoi les otages seraient fusillés. Von Kluck en personne était venu voir les trois otages et leur avait déclaré: "Je n'aurai aucune pitié pour vous. Des civils ont tiré sur mes troupes lorsque nous sommes entrés dans la ville. Vous êtes tous des bandits."

L'argent put être fourni, mais il n'en fut pas de même pour le fourrage. Il faut croire que von Kluck connaissait mieux les ressources dont pouvoir disposer la ville, que le maire et ses compagnons. En effet, lorsqu'il vit les prisonniers pour la seconde fois, il leur déclara: "Vous êtes des menteurs. Tous les Français sont des menteurs. Vous saviez qu'il y avait une grande quantité de fourrage, mais vous espériez me donner le change. Vous serez fusillés tous les trois."

La scène se déroulait chez M. Beslier, dont la cave est excellente. Tandis que von Kluck parlait, un rideau qui séparait la cave d'une pièce située à côté, s'écarta, et on vit apparaître un jeune officier. Une courte conversation s'engagea alors entre le général et l'officier, auquel von Kluck semblait témoigner le plus grande déférence. Puis le rideau retomba et les bouchons de champagne recommencèrent à sauter dans la pièce voisine.

Le maire et ses compagnons furent conduits dans une autre pièce, où ils furent gardés par trois sentinelles. Deux heures plus tard, ils furent amenés dans la rue, placés contre un mur, devant le peloton d'exécution. Tandis qu'ils quittaient la maison, un jeune officier, assis au piano, jouait la "Marche funèbre" de Chopin.

Pendant vingt minutes, les otages furent maintenus devant le peloton d'exécution. Soudain, la nouvelle de l'arrivée des Anglais se répandit, et les Allemande évacurèrent la ville en toute hâte.

Les troupes anglaises.

Les débarquements d'artilleurs, fusiliers et cavaliers anglais se continuent dans le plus grand ordre. Après avoir été pendant plusieurs jours logés et nourris chez l'habitant, les soldats anglais ont installé dans un champ de manœuvre leur "camping." Les centaines de tentes bien alignées, les cuisines en plein vent, le ravitaillement complet par un excellent service d'automobiles et les multiples manœuvres exécutées par les troupes, donnent à ce coin peu fréquenté jusqu'ici une animation intense; aussi, les habitants en font-ils le but de leur promenade favorite. Le soir arrivé, après la soupe, ce sont alors les Anglais qui se promènent avec nos troupiers dont ils se sont fait de bien bons camarades.

Le communiqué de guerre anglais.

Londres, 7 octobre.

Un communiqué du bureau de la Presse fait l'éloge du courage et de l'élan des troupes françaises dans les violents combats du Nord, de l'Oise et de Lens.

Le communiqué dit que la situation générale est satisfaisante.

Il ajoute que les Allemands, devant Anvers, ont avancé leurs positions malgré une résistance acharnée de la part de la garnison.

L'ACCALMIE AU CENTRE.

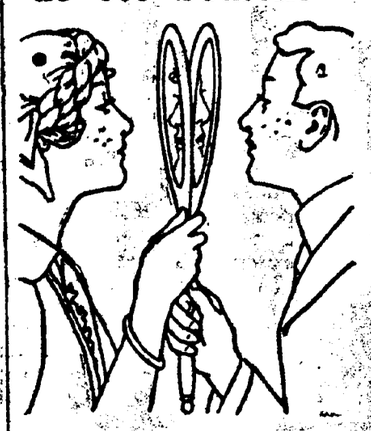
Un correspondant du "Daily Mail" en France déclare que le calme est presque absolu au centre des lignes françaises. Les hommes en profitent pour se reposer.

HYDRO (eau) THER- (chaleur) MASS, (massage)

Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. $1.00 par traitement. Six séances pour $5.00. Chiropodiste, manicure. Dortoirs $1.00; $25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour $10.00. Leçons de natation.
726 rue Gravier.
M. et MME ROBERT OSBORNE.
10 mai—1 an

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN
208-212 rue Carondelet
SPÉCIALISTE
Phone Main 4570

Débarrassez-vous de ces boutons



Savon Cuticura et Onguent

Vous aideront là où tout le reste échoue. Des teints ayant mauvaise apparence, sont souvent un empêchement à votre avancement dans la société ou au succès de vos affaires. Commencez votre vie avec un peau claire et une chevelure en bon état.

ECHANTILLONS GRATIS PAR LA POSTE

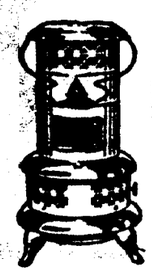
Un échantillon libéral du Savon et de l'Onguent Cuticura sera envoyé gratis et franco sur demande. S'adresser au "Cuticura, Dept. 16B, Boston."

Pour le Bain Matinal de Bébé

LES jours froids et humides menacent les enfants en bas âge, même les plus robustes sont sujets à prendre froid et à s'enrhumer.

La plus sûre protection de Bébé est un

PERFECTION SMOKELESS OIL HEATERS



En cinq minutes une chambre peut être agréablement chauffée. Il peut être transporté à n'importe quelle place de la maison.
Le poêle Perfection est de toute commodité, économique, et très simple à entretenir. Sans fumée ni odeur.

En vente chez tous les quincailliers et grands magasins, ou à la

STANDARD OIL COMPANY
DE LA LOUISIANE
Nouvelle-Orléans

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 7 Commencé le 22 octobre 1914.

LE Roman d'une Mère

PAR

MAXIME DUROSIER

(Suite)

— Non, Jean, mon père ne m'imposerait pas cette douleur; il est bon, il m'idolatre et si son orgueil a été un moment flatté de penser que sa fille serait marquise porterait un nom titré, il ne voudra pas pour cela la rendre malheureuse. Je vais lui parler dès ce matin; une explication est devenue urgente, les bavardages de M. de Beauséjour ne doivent pas continuer.

Jean Saligny demeurait soucieux; l'assurance de sa fiancée ne le gagnait pas, de noirs pressentiments continuaient à le troubler.

— Allons, à ce soir, monsieur mon mari, lui dit Claire gaiment; tâchez de venir vous promener de ce côté, je pense vous apporter une bonne réponse. Ce sera notre dernier rendez-vous et dès demain vous pourrez solliciter de mes parents l'honneur de me faire votre cour officielle.

— Puissiez-vous dire vrai, ma chère.

— N'en doutez pas. Claire Braguemond n'a qu'une parole, elle vous a donné son âme, elle vous aime; et vous le savez le proverbe le dit: "Ce que femme veut, Dieu le veut." Or, mon Jean, je ne suis pas femme à faire mentir le proverbe.

VII.

Entrevue.

L'entrevue du père et de la fille fut, ainsi que Claire le pensait, un peu difficile au premier abord: M. Braguemond qui, depuis la demande en mariage du marquis, nageait en plein ciel, se cabra à la pensée de voir tout l'échafaudage d'orgueil qu'il fondait sur cette union, renversé par le nom catégorique opposé par Claire à ses projets.

Il s'emporta, combattit sa fille, déclara que jamais un sans-le sou comme Saligny n'entrerait dans sa maison; puis finalement, sous la volonté de Claire qui lui affirmait hautement qu'elle n'épouserait jamais M. de Beauséjour et entrerait dans un couvent, il mollit, s'attendrit au récit de son jeune amour et de Jean et donna son consentement, jurant à son enfant chérie qu'elle serait la femme de celui qu'elle aimait.

— Oh! mon bon petit père, s'écria la jeune fille à cete promesse, je ne pourrai jamais t'adorer assez; tu es le meilleur des papas.

Il fut convenu entre eux que, dès le soir, M. Braguemond écrirait au marquis pour le remercier poliment de l'honneur qu'il avait voulu leur faire en entrant dans leur famille.

— Et dès demain tu recevras le fiancé que je me suis choisi ? interrogea Claire.

— Je ferai ce que tu voudras, je ne résiste plus; à quoi bon, enfant terrible, je ne sais rien te refuser, tu le sais bien.

Comme la jeune fille embrassait son père pour la vingtième fois, répétant toujours:

— Tu es gentil! tu es gentil! Mme Braguemond entra, très droite et très digne, dans sa robe de soie mauve, comme il convenait à une future belle-maman d'un marquis de Beauséjour. A la vue des caresses dont Claire comblait son père, elle s'arrêta pour dire.

— Hein, tu es contente, ma belle mignonne, de devenir marquise; je comprends ça, à ton âge, je crois que la tête m'en serait sautée de joie.

Le père et la fille échangèrent un coup d'œil, ils avaient oublié Mme Braguemond, plus entichée que son mari des titres de noblesse.

Claire s'enhardit et d'une voix ferme répondit à sa mère:

— Tu te trompes, ma bonne maman, sur le motif qui me rend joyeuse; les armoiries de M. de Beauséjour ne me tentent guère, le marquis ne me plaît pas, ne me plaira jamais et justement j'étais venue trouver mon père pour le prier d'écrire à M. de Beauséjour que je ne veux pas être sa femme.

— Comment! c'est trop fort! Mais j'espère que ton père n'en fera rien.

Braguemond crut devoir intervenir.

— Ma chère amie, commença-t-il, je viens de causer avec Claire sérieusement; elle ne veut pas entendre parler du marquis, elle m'a déclaré qu'elle préférait entrer dans un couvent que d'unir sa vie à cet homme. Elle n'éprouve aucune sympathie pour lui, elle ne l'aimera jamais, puisque son petit cœur a déjà battu pour un autre; Claire vient de m'avouer sa préférence, et celui qu'elle s'est librement choisi, pour n'être pas titré, est un brave jeune homme; il ne me déplaît pas de le voir entrer dans notre famille et tu seras de mon avis, quand tu le connaîtras.

— Et cet oiseau rare ?

— Est l'ingénieur Jean Saligny, mon ami d'enfance, ma mère.

Pour le coup, Mme Braguemond bondit.

— Jean Saligny! préférer Jean Saligny à cet homme charmant qui s'appelle marquis de Beauséjour! un petit ingénieur, un sans-le-sou.

— Pour la fortune, riposta Claire, je crois que le marquis a son coffre bien vide, et entre nous, je soupçonne même ses bonnes intentions à mon endroit d'être intéressées par le million de dot que l'on me destine. Jean est encore, comme tu dis, un petit ingénieur peu connu, mais il est travailleur, c'est une intelligence; il est en ce moment sur la piste d'une découverte qui le conduira tout droit à la célébrité. La fortune: il n'en a pas besoin; grâce à vous, chers parents, je suis riche pour deux. Et puis je l'aime! nous nous aimons tant!

— Il te l'a donc dit, interrogea Mme Braguemond ?

— Mais oui, répondit ingénument Claire, depuis longtemps.

— C'est parfait, en vérité, mademoiselle, vous êtes d'une inconvenance ?

— Oh! ne te fâche pas, Jean était mon ami, mon camarade d'enfance, quel mal y avait-il à le revoir comme aux jours où nous jouions tous deux ? tu l'aimais bien toi aussi dans ce temps-là.

La jeune fille s'approcha tout près de sa mère et, l'entourant de ses bras, lui dit doucement:

Laisse-moi être heuruese; ne m'as-tu pas répété mille fois que si l'on t'avait refusé d'épouser mon père, tu serais morte de désespoir, tant tu l'aimais profondément ? Eh bien, moi, je suis ta fille, vois tu c'est son sang qui coule dans mes veines et je sens que je pense comme toi.

VIII.

Père et Fille.

Le souvenir de son mariage émut la femme de l'ex-négociant. Elle se revit sous sa blanche couronne, pas fière alors, mais si heureuse de s'appuyer sur le bras de Braguemond, un petit commerçant bien modeste, que ses parents lui avait longtemps refusé. Claire venait adroitement de mettrer en vibration la seule corde sensible de ce cœur grisé par l'argent et tourmenté d'un purit de grandeur.

Mme Braguemond, vaincue, embrassa sa fille en lui disant:

— Epouse-le donc, si tu l'aimes, mais, ajouta-t-elle soudain, attristée, souviens-toi que dans les mariagegs d'amour il y a parfois des nuages bien sombres.

Braguemond se retira, tout heureux du dénouement de cette scène, dans son cabinet, pour informer tout de suite le marquis de Beauséjour des intentions de Claire.

La mère, un panier à la main, sortit pour cueillir les fleurs dont elle ornait chaque matin ses jardinières, et la jeune fille, un peu brisée par cette longue discussion, monta vivement à sa chambre pour se reposer et cacher aux yeux de tous l'immense bonheur qui l'inondait.

Elle était si heureuse, qu'elle ne prit pas attention au tremblement étrange d'une des lourdes portières du salon, qui se souleva après son départ, pour livrer passage à Julien, l'ancien domestique de Mme de Beauvallon, l'allié du marquis de Beauséjour.

— En voilà du propre! ces sales bourgeois ont-ils une façon d'arranger leurs affaires et de rendre leur parole ? Grâce aux simagrées de